

VINCENT QUIVY
Ni pleurs ni pardon



Ni pleurs ni pardon

Vincent Quivy

Ni pleurs ni pardon

L'Éditions de
Observatoire

ISBN : 979-10-329-2840-0
Dépôt légal : 2023, août
© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2023
170 bis boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Tu as dix-sept ans à Palma de Majorque.

Souvenir d'une chaleur accablante et des corps sombres des jeunes Espagnoles en maillot descendant à pas lents vers la plage.

Tu les observes depuis le balcon du meublé. Vous vous y terrez depuis le début de l'été.

Vous avez échoué là un soir de juin.

Un voilier vous a déposés sur un quai du port comme deux paquets sans valeur. Ton père a juste pris le temps de vous conduire à ce petit appartement du front de mer. Vous l'avez suivi, hébétés et transis, sans dire un mot.

« C'est pour les vacances, après on verra », il a expliqué. Puis il est parti.

Ta mère est restée longtemps prostrée sur le fauteuil du salon. Elle n'arrivait pas à admettre ce qu'elle vivait. Les changements étaient trop rapides et trop radicaux.

Elle te regardait sans te voir, perdue dans ses pensées, tirant sur sa gitane sans filtre à l'odeur âcre.

Tu te souviens que ses premiers mots ce soir-là ont été :

« Je ne parle même pas espagnol. Est-ce que tu sais dire quelque chose, toi ? »

Tu as haussé les épaules. Elle a ajouté :

« J'avais dit à ton père de nous emmener en Italie.

– On est juste là pour les vacances. »

Elle a soufflé.

« Les vacances ? elle a fait. Quelles vacances ? »

Puis comme reprenant le fil de sa pensée, elle t'a demandé :

« Tu saurais te débrouiller pour acheter à manger ? »

Tu as haussé les épaules à nouveau.

« Il me faudrait des cigarettes aussi, et puis du vin frais, elle a ajouté. Quelque chose de lourd mais de frais. »

Vous avez mangé dans le soir, tard, fenêtres ouvertes sur la mer, en silence. Le paysage, l'ambiance, le bruit, rien ne vous parvenait. Vous étiez sous le choc.

Puis il y a eu d'autres repas.

Et d'autres repas encore.

Des jours et des semaines.

Tu ne sais pas combien de temps les « vacances » vont durer. Seul ton père a le calendrier, lui seul peut vous dire où aller. Vous l'attendez.

Il est revenu puis reparti sans vous livrer d'indication sur votre avenir.

« Je fais au mieux, il a expliqué. Ne vous inquiétez pas. »

Ta mère sort peu du meublé. Depuis qu'elle a réussi à se faire envoyer des livres, elle lit, volets fermés, dans son lit. Tu vis dehors, sur la plage, dans les cafés ou sur les trottoirs, seul.

Tu espionnes des groupes de lycéens.

Dans un hier tout proche, tu étais eux. Toi, et « la bande de Bugeaud » : Paul, Momo Asanza, Sofia, Pierrot de Peil, Jo Negroni, Martin-Maurel. Tous les autres.

Les jeunes de Palma vous ressemblent. Même physique, mêmes vêtements, même attitude. Tu voudrais parler avec eux et t'insérer dans leurs bandes mais tu connais trois mots

d'espagnol. Et tu es déboussolé. Impossible de comprendre ce que tu fais là et ce que va être ta vie. Quelques semaines plus tôt, tu étais au lycée, tu nageais quatre fois par semaine, tu traînais avec Paul et Pierrot, tu draguais Sofia Vesiani. Tu te nourrissais de la vision de son corps fin et bronzé, ses cuisses minces, sa peau dorée par la mer et le soleil. Tu fantasmais sur ses dessous et ses lèvres pulpeuses.

Soudain tout le monde a disparu. Envolés comme une flopée de moineaux au premier coup de feu.

Tu as débarqué à Palma sans savoir où les autres avaient échoué, sans qu'ils sachent où toi-même tu avais échoué. À Palma, il n'y a plus ni piscine, ni lycée, ni ami.

Plus rien.

Ton activité principale consiste à tenter d'accrocher des regards. À défaut de paroles, tu quêtes dans les yeux des autres un peu de désir ou d'amour. Quémander des cigarettes en guise d'approche, regarder les filles sur la plage et fantasmer sur elles ensuite dans la solitude du meublé.

Les journées coulent.

Tu as gravé tes initiales sur une table du *Granero*. Au lycée, les bureaux étaient recouverts d'entailles, de lettres, de noms, de prénoms, de dates, de cœurs, de dessins. Pourtant, tu n'as jamais osé inscrire quoi que ce soit. Il ne reste aucune trace de ta présence dans les salles de classe. Tu te rattrapes, là, comme un élève retardataire ou distrait.

Tu traînes souvent au *Granero*. Tu l'as découvert un soir de hasard. Il sert de QG à tout un ramassis de réfugiés français. Le patron est un Suisse qui tenait *Le Grand Café* à Oran et « s'est récupéré », comme il dit, en achetant ce troquet en plein quartier à touristes. Les autres le surnomment Attila parce qu'il se vante de n'avoir laissé derrière lui que « des cendres et des ruines ». Immense bonhomme de deux mètres qui se fait respecter sans

même ouvrir la bouche. Quand il t'a vu, le premier soir, à la terrasse, il t'a noyé de questions. Français ? Qui tu es ? Quel âge tu as ? D'où tu viens ? T'es le fils de qui ? Qu'est-ce que tu fous là ?

Il connaît ton père. Ils connaissent tous ton père. En savent beaucoup plus sur lui que toi. Ils l'appellent « le Capitaine ». Tu devines à leur ton que c'est une marque de respect. Ils ont tous des surnoms : le Général, le Monocle, Conan, Tassou, la Boiteuse, le Lieutenant. Ils ressemblent à une bande de conspirateurs. Ce qu'ils sont. Restent entre hommes et entre Français. Tu comprends assez vite qu'il existe entre eux des inimitiés. Ils se regroupent par bandes : « les Deltas », « les Biffains », « les Colline »... Ils fréquentent tous le même bar aux mêmes heures mais ne se parlent pas. Attila, lui, va d'une bande à l'autre.

Il te prévient :

« Tu es le bienvenu ici mais il y a des gens que tu dois éviter. »

Certains sont à peine plus âgés que toi. Ils te regardent de haut. Jouent aux durs sous prétexte qu'ils ont pris part au combat. Ils transpirent la haine et l'amertume.

Il y a ceux qui n'appartiennent à aucune bande. Ceux-là viennent vers toi. Ils sont tout heureux de trouver une oreille pour développer leur point de vue et raconter leur histoire. Le plus assidu est Jean-Fé. Attila te met en garde :

« Méfiance, reste à distance, rappelle-lui qui est ton père. »

« Je suis le secrétaire particulier du Général », il dit en t'abordant d'une petite voix aiguë. Il lâche sa phrase comme on cite un titre de gloire. Tu ne comprends pas quel général. De Gaulle ? Peu probable. Tu ne sais pas non plus quelle fierté on peut tirer d'être « secrétaire particulier ». Tu ne connais pas le terme. Te demandes si ce n'est pas un travail réservé aux femmes. Il est, du reste, efféminé. « Je suis capitaine dans l'armée de terre, il proclame fièrement, j'ai vingt ans de service dont dix ans de guerre. »

Tu l'entends sans l'écouter. Rien à foutre de ses récits militaires ni de ses histoires de vieux combattant. Aucune envie de discuter avec des types de l'âge de ton père. Il disparaît durant l'été. Tu apprendras plus tard qu'il a été arrêté à la frontière française et qu'il était sous le coup d'une condamnation à mort par contumace. Beaucoup de ces types apparaissent, disparaissent puis, parfois, réapparaissent. Ils semblent vivre entre différents lieux, en mouvement ou, plus exactement, en cavale. Certains se font prendre, comme Jean-Fé, d'autres émigrent au Portugal ou en Amérique du Sud, beaucoup effectuent des « missions » ou de brefs voyages à Madrid ou ailleurs.

Tu traînes au *Granero* sans savoir pourquoi. Peut-être pour entendre parler français ou bien parce que tu apprécies d'être identifié. Ce sont les seuls moments et le seul endroit où tu existes à nouveau, où tu n'es plus une silhouette silencieuse et anonyme errant comme un fantôme dans un monde inconnu. Peut-être aussi que ce ramassis de conspirateurs en exil éveille ton intérêt. Il constitue, au cœur des journées mortes, un spectacle vivant, et te rapproche de ton père. À travers ces types, tu tentes de le retrouver. Certains l'ont bien connu. Ils t'en parlent avec une nostalgie gênante d'anciens combattants. Il a dirigé des commandos paras et demeure le héros de ceux qui ont vécu les missions périlleuses. Tu écoutes leur récit avec un mélange de malaise et de fierté honteuse.

Ta mère te déconseille de fréquenter « ces gens ». Quand Attila propose de la mettre, par ton intermédiaire, en relation avec sa femme pour l'aider à « se faire des amies », elle décline. Elle n'aime pas ce monde. Préfère rester seule plutôt qu'être avec eux.

« Laisse-les à ton père, elle te glisse, ils ne sont pas fréquentables. »

Tu hausses les épaules puis répliques :

« Au moins, ils parlent français. »

– C'est à peu près tout ce qu'ils savent faire d'honnête. »

Elle a des avis tranchés sur à peu près tout mais elle n'aime pas discuter. Elle lit, beaucoup, fume, beaucoup, attend. Elle attend ton père comme elle l'a toujours fait. Il reste l'amant furtif et le grand frère bienveillant qui passe en coup de vent pour régler une facture, réparer un robinet ou te « remonter les bretelles ». Il a deux autres « femmes » et un enfant de chacune. Ta mère dit qu'il fréquente d'autres filles encore. Il aime cette vie disparate et jamais identique, toujours en mouvement. Il a déserté deux ans plus tôt, juste avant tes quinze ans. La clandestinité n'a rien changé à son existence. Au fond, il est en cavale depuis des années, depuis toujours peut-être. Tu le voyais peu et quand tu le voyais il ne parlait pas de lui. Il ne t'interrogeait pas non plus. Il te noyait de reproches et de conseils.

Il sait de toi ce que ta mère lui dit. Ça lui suffit. Toi, pas. Tu ne parviens pas à avoir de l'affection pour ce visiteur éphémère, distant et autoritaire. Son mètre quatre-vingt-dix, son corps puissant, son beau visage de séducteur, son ton déterminé, sa voix grave, ses yeux bleu glacier t'écrasent. Ils impressionnaient l'enfant que tu étais et complexent l'adolescent que tu es.

Tu ne sais pas grand-chose de lui en réalité. Ta mère en parle peu. Sans doute parce qu'elle manque d'informations. Elle n'évolue pas dans son milieu, ne fréquente pas ses camarades, n'a aucun lien avec sa famille. Elle est une sorte de compagne clandestine dans sa vie. Il lui livrait quelques bribes de ses activités quand elles étaient encore légales. Une fois plongé dans l'ombre, il a cessé toute confiance.

« C'est généralement par les femmes qu'ils nous logent », il lui a expliqué.

Comme il en a beaucoup, de femmes, il redouble de prudence. Il a continué de passer pourtant. Peut-être les autorités ne connaissaient-elles pas, à ce moment-là, votre existence même

si tu portes son nom et que ta mère a été son épouse. Le temps qui est passé, les femmes et les enfants qu'il a eus depuis avaient recouvert vos traces. Vous constituiez une couche ancienne, la première, sur laquelle d'autres couches étaient venues se poser.

Avant Palma, tu parvenais à suivre son parcours dans les journaux. On citait son nom et celui de son régiment. Ils étaient à la pointe de l'action. Ta mère découpait les articles et te les montrait. Tu ignores ce qu'elle en a fait. Il était question de lui et du « commando de l'air » dont il était capitaine. Tu as une douzaine d'années, il défile sur les Champs-Élysées le 14 juillet et est reçu par le président de la République. Vient ensuite une longue période de silence. C'est l'époque où il est à la section « action » des services secrets : le « 11^e choc ». On reparle de lui à nouveau quand il est muté dans un régiment para. On évoque une sanction puis sa désertion fait du bruit. C'est le premier officier à franchir le pas. Il part avec les armes, le matériel et les hommes de son commando. Quelques semaines plus tard, il est arrêté, mis au secret et enfermé dans un camp d'internement militaire près de Nîmes. Le journaliste insinue que, depuis son passage au service « Action » des services secrets, chargé des basses besognes du renseignement militaire, il détient beaucoup d'informations compromettantes pour le pouvoir et qu'il ne sera jamais jugé. Il passe pourtant, peu de temps après, devant le tribunal militaire. Risque le peloton d'exécution. Il écope de quelques mois de prison avec sursis. Sa libération devrait être immédiate mais il reste emprisonné dans son camp d'internement. « Mesure administrative ». Son avocat porte plainte, sans résultat, pour « détention arbitraire ». Sa notoriété est telle, à cette époque, qu'il a droit à un reportage dans *Paris Match*. On le voit derrière les grillages, souriant et séduisant. Il a obtenu d'un général « qui l'apprécie » le droit de se marier derrière les barbelés. Il pose avec sa nouvelle femme

dans la cour du camp. Il y a un repas de noces avec des invités. Tu te souviens de ces photos, l'impression étrange qu'elles avaient provoquée en toi et les commentaires de ta mère. Elle semblait à la fois incrédule et soulagée.

« Ce n'est pas un camp d'internement, c'est un camp de vacances ! » « Même quand il est en taule, il réussit à séduire des bonnes femmes ! » « Ils ne disent pas à combien de mariages il en est ? Je n'ai jamais su tenir le compte. »

Son évasion, quelques semaines plus tard, est annoncée en une, un jour de février, l'année de tes quinze ans.

Ta mère achète une dizaine de journaux. Elle veut des détails. Elle ne comprend pas. Toutes ces histoires la dépassent. Le parcours de ton père reste pour elle un mystère. Elle l'a connu jeune officier d'élite plein d'avenir et de médailles, elle le retrouve clandestin, paria gentiment sanctionné, figure de magazines. Elle t'interroge sur ce que tu entends dans la rue et dans la cour. Qu'est-ce qui se dit ? Tu es censé lui expliquer les bégaiements de l'histoire. Elle lâche :

« Toi, tu es français, tu dois comprendre. » Elle est italienne quand ça l'arrange. Elle t'assure que vous ne reverrez pas ton père, qu'il va filer au Portugal ou en Amérique, qu'il doit déjà être loin.

Il réapparaît un matin, souriant et détendu, une arme dans la veste. Il donne de l'argent à ta mère et te lance : « Ne crois rien de ce qu'on raconte dans les journaux. »

À Palma, vous n'achetez pas la presse parce qu'elle est en espagnol. Vous n'avez ni radio ni télé. Tu ne sais rien ou presque. Vous vivez comme des migrants en transit. Votre meublé est la salle d'attente d'une gare d'où ne part aucun train. Ta mère a des nouvelles grâce au courrier qu'elle reçoit et dont elle ne te dit rien. Tu t'informes auprès des habitués du *Granero*. Ils évitent de donner des informations précises. Tout le monde se méfie

de tout le monde. Tu reconnais un jour un camarade de combat de ton père grâce aux photos découpées dans les journaux. C'est un officier para qui se nomme Jean-Marie Curutchet. Il se fait désormais appeler « capitaine André ». Il te confie, en te faisant promettre de ne pas le répéter, qu'il a croisé ton père. Il va bien. Il te dit de ne pas t'en faire parce que « le Capitaine est protégé par son passé dans le service Action. Il sait trop de choses, ils ne tiennent pas à l'arrêter, et le liquider passerait mal auprès de ses anciens camarades des services secrets. » Il te parle comme à un compagnon de combat, en chuchotant, avec un ton de conspirateur. Tu apprendras plus tard qu'il dirigeait alors l'Organisation avec ton père et un autre capitaine déserteur, Pierre Sergent.

17 + 1

Dix-sept ans et un mois le 17 août.
Ta mère a décidé de fêter ton anniversaire.
Pourquoi si tard ?

Elle attendait ton père. Il s'est annoncé.

Elle s'est mise en cuisine et est allée chez le coiffeur. Vous poireautez toute la soirée. Elle finit par s'endormir dans le fauteuil. Tu en profites pour filer sur la plage avec une grande bouteille de bière. Puis tu te mets en quête d'un bus pour partir quelque part, n'importe où, loin. Mais il n'y a plus de bus à cette heure-là.

Un jeune Espagnol s'inquiète de ta situation. Il s'amuse de ton incapacité à aligner trois mots et parvient à t'expliquer qu'il rentre de Paris et ne sait pas en dire plus en français, à part : « Où se trouve la place de la Concorde, s'il vous plaît ? »

Il fait des efforts pour que tu le comprennes malgré la barrière de la langue. Il connaît plus de mots français qu'il ne le dit.

Esteban. Il a l'assurance et le physique que n'importe quel gamin de dix-sept ans rêve d'avoir. Les yeux clairs, la peau mate, de beaux cheveux châtain, les dents blanches ; grand et svelte, élégant, déjà adulte sans être vieux. Il est plein d'attentions. Te propose de t'accueillir chez lui. Ses parents ont une

grande maison. Tu lui dis que tu es censé fêter tes dix-sept ans ce soir. Il ne veut pas le croire :

« Tu dois rentrer chez toi, ils doivent t'attendre. »

Il insiste pour te ramener. T'entraîne vers sa Vespa et te propose de faire un tour. Vous vous promenez longtemps dans les rues de Palma. Il t'emmène à une fontaine dans laquelle tu dois lancer des pièces.

« Dix-sept ans, dix-sept pesetas, il t'explique. C'est la tradition. »

Tu t'exécutes. Il te dit quelque chose comme :

« Maintenant, il y a une preuve que tu as eu dix-sept ans ici. »

Vous filez ensuite vers la mer. Il s'arrête à une station essence *open all night* et achète une petite boîte à cigarettes en métal argenté. Il te la tend avec un paquet de Camel en disant :

« *Feliz cumpleaños.* »

Il te cite un proverbe que tu traduis par :

« Amis à dix-sept ans, amis pour dix-sept ans. »

Tu lui réponds que tu aimerais bien savoir ce que tu feras et où tu seras dans dix-sept ans.

Il te fait répéter puis lâche :

« Voyons déjà ce qu'on fera demain. »

Vous commencez à vous comprendre sans saisir tous les mots. Vous convenez d'un rendez-vous.

Quand tu rentres au meublé, tu nages dans l'euphorie. Heureux d'avoir un ami. Fasciné par Esteban. Premier copain depuis deux mois.

Il est très tard, ta mère s'est couchée et a laissé un cadeau sur la table. C'est un livre de Jean Giono, *Angelo*. Tu le lis dans la nuit et t'endors persuadé que le héros du roman ressemble trait pour trait à Esteban.

Quand tu te lèves, elle est déjà debout et tourne en rond.

« Ton père n'est pas venu. Ce n'est pas normal. J'ai peur qu'il lui soit arrivé quelque chose... à moins qu'il compte nous laisser là indéfiniment.

– Est-ce qu'on a besoin de lui pour aller en France ? tu lui demandes. On a deux valises et on n'est pas recherchés par la police. »

Elle fait celle qui n'entend pas. Elle vit depuis si longtemps dans l'attente que tu la soupçonnes de ne pas vouloir en sortir. Elle te laisse un moment puis revient avec une réponse à ta question.

« On n'a pas d'argent et pas de point de chute. Il nous faut un point de chute. Ton père a dit qu'il s'en occupait.

– Je peux emprunter à des gens qui le connaissent, et puis on peut aller en Italie chez Nono et Nonetta.

– Pour y faire quoi ? elle réplique. Tu ne parles même pas couramment italien ! Et j'ai passé l'âge de retourner vivre chez mes parents.

– Alors n'importe quelle ville française fera l'affaire.

– On vivra comment ? Sans ton père, on est à la rue.

– Tu donneras des cours, comme tu faisais. Pourquoi ce serait différent ?

– Parce que je ne connaîtrai personne. Il faut connaître des gens pour donner des cours.

– Tu mettras une annonce.

– Ce n'est pas comme ça que ça marche.

– Qu'est-ce que tu en sais ?

– J'ai vécu, tout n'est pas simple comme tu le crois. »

C'est votre première vraie discussion depuis votre arrivée à Palma.

« Je dois aller au lycée, tu reprends. Je peux pas rester comme ça indéfiniment.

– La rentrée est encore loin, ton père va trouver une solution.

– Tu viens de dire que tu t’inquiètes. S’il est à nouveau arrêté, on fait quoi ? On va attendre ici qu’il sorte ? Il va prendre perpète. »

Elle hausse les épaules.

« Il a toujours pris que du sursis.

– C’était au tribunal militaire, Maman, maintenant il y a plus droit. Et puis son passif s’est un peu alourdi, crois-moi.

– Qu’est-ce que tu en sais ?

– Ils l’ont viré, Maman, il est plus officier. Il va prendre le maximum. »

Ça renforce son inquiétude sans pour autant la faire fléchir. Elle est bien décidée à attendre.

« On ne peut pas partir sans le prévenir de toute façon. Il faut d’abord avoir des nouvelles. »

Tu passes au *Granero* en fin de matinée pour quémander des informations. Tu parles à Attila des inquiétudes de ta mère et de ta volonté de quitter Palma.

« Je sais que ton père parlait d’acheter un fonds de commerce ici, il te confie, mais je ne sais pas s’il est toujours dans cette idée. J’en ai plus entendu parler. En tout cas, je n’ai pas entendu dire qu’il ait été arrêté. Vu la situation, le jour où ça arrivera, si ça arrive, il y en aura plein les journaux. Si j’étais toi, je prendrais mon mal en patience. Profite, c’est l’été, les filles sont belles et la mer est bonne. »

Ta mère accueille les nouvelles sans un mot. Tu ne sais pas ce qu’elle pense et ce qu’elle espère vraiment, où elle a envie d’aller et ce qu’elle aimerait faire. Tu lui offres ton paquet de Camel.

Plus tard, elle te confie : « Ton père ne sera pas pris parce qu’il sait ce qu’il risque. »

Tu hausses les épaules. Tu ne comprends pas ce qu’elle veut dire. Qu’il préférera se faire tuer que d’être arrêté ? Tu la laisses à ses réflexions et rejoins la plage.

Merci à Dana Burlac et à Flandrine Raab, qui ont sélectionné ce manuscrit et l'ont édité avec un enthousiasme et une sensibilité que je n'oublierai pas.